



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.

Redingotte croisée, à revers flottans, Gilet de piqué à Colet droit, Pantalón de Nankin
grasé par devant.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N^o 12. près le passage de l'Opéra
 Robe de Moiré noire garnie d'un volant de blonde par M^{me} Michel, rue neuve des petits
 champs N^o 33. Chapeau de paille de riz Des magasins de M^{me} Larochelle M^{de} de Modes
 de S. A. R. la Princesse d'Orléans. M^{lle} Beaugolois, Rue de Richelieu N^o 93.



**PETIT
COURRIER DES DAMES
ANNONCES
DES MODES ET DES ARTS.**



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.		
1 fr. <i>idem</i> pour l'étranger.		

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, No 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens valent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

DEUX jeunes femmes viennent de franchir les grilles du jardin des Tuileries; leurs jolis bras se soulèvent pour abaisser le voile qui doit remplacer les doux ombrages qu'elles abandonnent, et leur marche, devenue plus rapide, semble attester tout l'intérêt du but qui les attire. Un regard curieux voudrait deviner si elles sont sœurs, ou si elles sont amies. Mais à peine a-t-on pu remarquer combien elles sont belles, que l'une d'elles, bravant l'aspect imposant des gardes au front sévère, pénètre sous des portiques garantis par le fer, traverse des péristyles embellis par le luxe, et va se perdre au milieu de l'attirail des grandeurs et de la puissance. Sa compagne, d'un pas moins précipité, continue sa marche sous des arcades plus modestes, et



*l'Opéra
ve des petits
de Modes*

s'arrête aussi devant une entrée surmontée d'une inscription tracée en lettres d'or ; mais celle-ci n'indique point les honneurs et le pouvoir, elle n'est point protégée par des barreaux d'airain, on n'y voit point briller le casque militaire, ni la livrée du pouvoir. Un titre léger, un simple nom orne son frontispice, on y lit : *M^{me} Minette*, et l'on entre en souriant sur des marches qui vous conduisent dans une enceinte toute dédiée à l'élégance, où l'on ne connaît d'autre trouble que celui de l'admiration, d'autre embarras que celui d'un joli choix, d'autres regrets que ceux d'éprouver trop de désirs. *M^{me} Minette*, au milieu de ses jeunes disciples, entourée de mille chiffons gracieux, semble présider aux caprices et donner pour leur plaisir des lois à l'élégance. Ses modes, où ne brillent ni l'or ni les diamans, semblent moins destinées aux pompes des grandes représentations qu'aux délices de l'intimité ; simples dans leurs recherches, sans éclat dans leur luxe, elles ne présentent que des mousselines, des tulles, des dentelles sur lesquelles la main des fées semble avoir tracé les plus jolis dessins ; robes, redingotes, canezous, fichus, tout est charmant, tout est parfait ! C'est dans ce lieu de séduction que nous abandonnons cette jeune et jolie personne, que nous avons vue sortir des Tuileries, et que la curiosité conduisait peut-être chez *M^{me} Minette*, pour y admirer un trousseau remarquable par sa destination, et dont il fut question dans tout Paris ; peut-être aussi la coquetterie seule dirigeait-elle ses pas. Quoi qu'il en soit, elle fut sans doute plus heureuse, plus tranquille que sa jeune compagne, traversant des salons dorés, se reposant sur des sièges de pourpre, et relisant avec anxiété la pétition sur laquelle reposent ses espérances, jusqu'à ce que, déçue dans ses craintes comme dans ses désirs, elle voit un huissier s'avancer et lui dire : « Monseigneur vous recevra demain. »

— Il semble que l'ampleur des manches à gigot ne fait que s'accroître vers le haut ; en revanche, le bas du bras doit être serré de manière à en dessiner tout le contour. C'est autant pour produire cet effet que pour l'enjolivement de la robe que l'on voit des manches ouvertes depuis la saignée jusqu'au poignet, et qui se ferment par une douzaine de petites pattes boutonnées le long du bras ; ces pe-

tites pattes sont quelquefois entourées d'une petite garniture.

— C'est une fureur que les guingams pour robes négligées; bien que ce goût en soit peut-être un peu trop généralisé, on a su donner à ces étoffes une perfection de finesse et de dessin, qui les rendent encore dignes d'être portées par les plus grandes élégantes. Il est d'abord facile de rendre une toilette distinguée, lorsque avec la robe la plus simple on peut ajouter un canezout, auquel les broderies et la façon donnent dix fois la valeur de la robe.

— On ne fait pas cette année une seule robe dont les jupons ne soient froncés tout autour ou sur le devant. On voit des corsages tout unis, lacés ou boutonnés derrière. Une draperie, une ruche ou un collet rabattu entourent le tour de la poitrine.

— Les robes en étoffes de soie ou en mousselines très-élégantes se portent souvent à manches courtes. Plus les chaleurs augmentent, et plus on voit reparaître les grandes manches blanches en tulle ou en gaze sur les robes en couleur.

— Sur des canezouts en tulle découpés à la vierge, on met souvent une demi-pélerine garnie d'une ruche qui vient retomber tout autour du haut du corsage; quelques-unes de ces pélerines s'avancent assez bas sur les épaules pour y former un double jokey, au moyen d'une fente de deux doigts formée dans la pélerine et garnie de tulle des deux côtés.

— On porte beaucoup de plumes blanches plates sur la paille d'Italie et même sur quelques pailles de riz. On en pose ou trois grandes, ou cinq moyennes, ou sept petites, ou enfin une seule d'une grandeur énorme et qui, attachée sur un côté de la forme, vient couronner toute la tête, retomber sur la passe, et quelquefois flotter jusque sur l'épaule.

— Presque tous les bouquets dont on orne les chapeaux sont composés de verdure; quelques-uns sont entremêlés de fleurs sur des chapeaux garnis de rubans en gaze verte. On place des coquelicots entre les coques des rubans.

L'INCENDIAIRE.

Depuis près de six mois Philippe est en proie à la plus noire mélancolie ; ce n'est que lorsque le sommeil règne depuis long-tems au village qu'il sort de sa retraite, et souvent le pâtre qui veille les troupeaux l'a vu passer la nuit entière absorbé dans une profonde rêverie devant la croix plantée sur le bord du torrent. C'est là que la belle Marie, poursuivie par un taureau furieux, s'agenouilla : croyant n'avoir plus qu'à mourir, elle recommandait son âme à la Vierge ; soudain une balle siffle, le taureau frappé roule dans l'abîme, et Marie éperdue se sent pressée dans les bras de son libérateur. C'est Philippe, le compagnon tant aimé de son enfance ! Il veillait encore sur elle malgré le refus dédaigneux qu'il a reçu lorsqu'il vint la demander en mariage à son père, l'orgueilleux Damartin, le plus riche fermier du canton.

C'est la fête du village : les hommes s'étonnent de ce que Philippe, qu'ils regardent comme le fils de leur seigneur, n'ait point daigné paraître parmi eux ; les jeunes filles, rassemblées au son du tambourin sous les vieux ormes du château, s'attristent de ce qu'il ne vienne point partager leurs plaisirs et animer leurs danses : « Il ne nous délaisserait pas ainsi, murmurent-elles, s'il n'avait point trouvé de cœurs ingrats parmi nous. »

Et leurs regards se tournent vers Marie ; mais Marie est insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Depuis six mois les roses de son teint ont disparu, l'éclat de ses yeux s'est terni, ce n'est point aux chants de la fête qu'elle est accourue ; sans l'ordre de son père, elle n'aurait pas abandonné le lit de douleur dans lequel languit sa mère chérie.

Tout à coup l'archer du ménétrier reste suspendu, le tambourin s'arrête immobile dans les mains qui l'agitaient, la cloche du village ébranle les airs à coups redoublés ; c'est le tocsin ! le feu est à la ferme de Damartin. On s'y précipite en foule, des tourbillons de feu et de fumée en interdisent tous les accès : « Laissez-moi mourir près de ma mère ! » crie Marie, en se débattant dans les bras qui la retiennent ; ses forces épuisées l'abandonnent, elle tombe évanouie.

Tandis que les plus courageux restent interdits, la porte brisée vole en éclats ; du sein de la fournaise ardente s'élançait un jeune homme, il porte un fardeau ; c'est Philippe, il a sauvé la mère de Marie, il la dépose près de sa fille et disparaît.

« Qu'on arrête ce misérable, s'écrie l'ingrat Damartin, c'est lui qui aura incendié ma ferme ; il a sauvé ma femme qui voulait l'unir à Marie, mais il m'a ruiné pour se venger de moi qui l'ai dédaigné pour gendre, car sachez que ce Philippe, que vous considérez comme votre seigneur, n'est qu'un bâtard sans nom et sans biens. »

On amène Philippe ; il ne répond que par un regard de mépris aux accusations du fermier. Conduit à la ville, il est jeté dans les cachots réservés aux malfaiteurs. Un mois après, une voiture, accompagnée par des hommes à visages sinistres, s'arrête devant les ruines de la ferme, et bientôt l'échafaud sur lequel doit tomber la tête de l'incendiaire épouvante tous les regards.

La population des environs était accourue en foule à ce terrible spectacle ; on n'entendait plus parler que de la jeunesse, de la beauté et du courage de la victime ; mais l'heure fatale a sonné depuis long-tems ; une affreuse impatience se peint sur tous les visages : enfin un nuage de poussière se lève au loin, on distingue des cavaliers de maréchaussée accourant au galop, les cris de *grâce ! grâce !* les devançant, l'échafaud est renversé, un brillant équipage entre au château, c'est Philippe lui-même, devenu tout-à-coup comte de Vinval et l'héritier d'une grande fortune.

A peine le respectable chapelain du château avait-il reçu les derniers aveux du condamné, qu'il a fait suspendre l'exécution du supplice ; il va trouver le comte de Vinval, dont toutes les actions lui sont connues : « Ravisseur de l'honneur et du bien de l'orphelin, lui crie-t-il, sauve du moins les jours de l'innocent, car Philippe est innocent ! se croyant indigne de Marie, il n'a plus voulu de l'existence ; accusé d'un attentat horrible, avec non moins d'ingratitude que d'injustice, il a trouvé digne de son destin de devoir la mort, comme il s' imagine avoir dû la vie, à la perversité des hommes. » Le comte de Vinval, saisi d'épouvante, succombe à ses remords ; il vole vers les

juges, fait révoquer la sentence de Philippe, et lui apprend qu'il est le fruit légitime de l'hymen secret de son frère aîné. Une cupidité barbare l'avait empêché de lui révéler, jusqu'à ce jour, sa naissance, et de lui rendre un nom qui devait le dépouiller du titre et des biens qu'il avait usurpés depuis la mort de ce frère.

Quelque tems après toutes les maisons du village étaient pavoisées, les rues étaient jonchées de fleurs, mille cris d'allégresse retentissaient de toutes parts, et la belle Marie soutenant sa mère, rendue comme elle à la vie et au bonheur, s'avancait vers la chapelle du château pour y recevoir le titre de comtesse de Vinval.

~~~~~  
M É L A N G E S.

— La Comédie-Française ne s'en rapporte pas uniquement au succès des *Trois Quartiers*, qui attirent toujours la foule : une tragédie, qui depuis long-tems n'avait pas été représentée, *Roméo et Juliette*, vient d'être reprise. Victor et M<sup>me</sup> Valmonzey y ont fait preuve de talent ; mais il faut avouer que cet ouvrage, l'un des plus faibles de Ducis, ne serait point capable à lui tout seul de remplir la caisse. Mais soyons sans inquiétude ; M<sup>r</sup> Taylor est toujours le gardien de nos plaisirs, et il sait mieux que personne nous faire jouir du dépôt placé en ses mains.

— On annonce que l'orchestre de l'Opéra-Comique va être mis au grand complet. On s'occupe aussi du soin d'augmenter les chœurs : M<sup>lle</sup> Ots a terminé heureusement ses débuts ; de nouveaux ouvrages se montent, et tout présage que la salle continuera à se trouver remplie, même pendant les ardeurs de la canicule.

— A quoi tient la destinée d'un théâtre ? Un bon acteur de moins, la maladie d'un auteur fécond, peuvent compromettre son existence. Le théâtre de Madame en fournit la preuve. Avec M<sup>r</sup> Scribe, il a perdu ses beaux jours et ses recettes opulentes. On va bientôt y faire des réparations ; mais il ne suffit pas d'embellir la salle, il faut aussi pouvoir égayer la scène et amuser le public : vite un succès comme celui du *Mariage de raison*.

— Où donc est la vogue à présent ? elle semble se fixer



au théâtre des Nouveautés. *Paris et Londres* et *M. Jovial* ont mérité que S. A. R. MADAME assistât à l'une de leurs représentations. *Le Futur de la Grand'Maman* a obtenu du succès; *les Dernières Amours*, données le même jour, ont fait moins de plaisir; cependant tous ces ouvrages nouveaux, donnés successivement chaque soir, encombrant la place de la Bourse de brillans équipages. A neuf heures, on délivre au bureau des billets à moitié prix, de sorte que les élégans qui sortent de la promenade peuvent aller, sans regret, voir la fin du spectacle.

— Le théâtre de M<sup>r</sup> Comte s'emplit plus facilement que les autres : il faut moins de dragées dans une bonbonnière que dans une grande boîte; cependant la plus petite salle serait vide, si l'on n'y trouvait du plaisir. Celle de M<sup>r</sup> Comte est toujours pleine. . . . Tirez la conséquence.

— *Maquelin* est allé se reposer jusqu'à l'hiver dans les cartons de la Porte-St.-Martin, mais le caissier n'y perdra rien. Voici *le Joueur*, ou *Trente Ans*, qui va de nouveau faire courir tout Paris. Un homme évanoui a été emporté à la première représentation, plusieurs femmes se sont retirées pour éviter le même accident. Bienheureux Scudéri! tu comptais le succès de tes pièces d'après le nombre des portiers que la foule avait étouffés.

— Les boulevards sont inspirés par l'heureux génie du mélodrame. L'Ambigu vient de livrer au public un *Avocat* qui plaide parfaitement sa cause, et nous sommes sûrs qu'il gagnera son procès.

— Les actrices de la Comédie-Française sont en veine de procès. M<sup>lle</sup> Mars était citée, il y a quinze jours, devant le juge de police municipale, pour la négligence de son portier qui n'avait pas balayé le devant de sa porte. M<sup>lle</sup> Bourgoin vient de plaider contre son carrossier. Toutes deux ont gagné leurs procès. Cela devait être.

— M<sup>lle</sup> Sontag, cette jeune et jolie cantatrice que nous avons entendue il y a un an, va se marier; d'autres disent que déjà le mariage est conclu, et que dona Hélène, Rosina, Desdemona est aujourd'hui une lady, la femme d'un ambassadeur, que le roi d'Angleterre a sanctionné son union avec un pair de la Grande-Bretagne, son représentant auprès d'une puissance du Nord; et que le roi de Prusse



permet que M<sup>lle</sup> Sontag cesse d'être sa sujette ; voilà une version. D'après une autre, on assure qu'en effet lord C\*\*\* désire épouser M<sup>lle</sup> Sontag, que les souverains respectifs des deux futurs conjoints permettent le mariage, que la mère de la jeune cantatrice y consent, mais son tuteur s'y oppose ; il paraît que le cœur de M<sup>lle</sup> Sontag est d'accord avec les volontés de sa mère et des deux rois ; ainsi si ce mariage n'est pas achevé, il est au moins très-avancé. On ajoute encore que lady C\*\*\* ne serait point présentée à la cour. Il n'en est pas moins vrai que les arts auront à regretter un de leurs plus brillans interprètes, et que milord Cl\*\*\* aura une épouse dont toute l'Europe a admiré le talent et la beauté.

—M. Croisat, rue de l'Odéon, n° 33, vient d'ouvrir ses cours de coiffure ; des séances ont lieu les lundi et vendredi, et à la fin de chaque mois un prix est adjugé à l'élève qui a obtenu le plus souvent la première place. A la fin de l'année, clôture et grand concours ; trois prix seront adjugés. Prix : 8 francs par mois ou 2 fr. par séance.

## AVIS.

EAU SPIRITUEUSE, surnommée PHÉNOMÈNE, pour nourrir et fortifier la racine des cheveux, arrêter leur chute, les faire épaissir et croître, les préserver de blanchir et de se décolorer, même dans l'âge le plus avancé. Cette Eau, dont les effets sont si salutaires, est due à feu le savant M. Husson C., aux lumières duquel nous devons encore le *Spécifique Phénix*, en si grand renom par tout le globe pour sa vertu de calmer de suite les douleurs aiguës causées par les CORS, et les faire fondre en peu de jours. Son application ne gêne ni ne tache la chaussure ; car l'emplâtre très-mince reste collée sur la peau comme de la cire. Il se vend avec autorisation de S. E. Mgr. le Ministre de l'Intérieur, 3 fr. le pot. Le flacon de l'*Eau Phénomène* se vend 5 fr., et la demi-bouteille, qui en contient plus de quatre, 15 fr. chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Husson C., rue Meslay, n° 30, et à ses dépôts chez M. Fargeon, Parfumeur du Roi et de la Cour, rue Saint-Honoré, n° 319 ; et au Petit Courrier des Dames, boulevard des Italiens, n° 2.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.  
Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.  
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro sont jointes les Planches 479 et 480.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais